

# L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU  
A LA  
CONSERVATION DES AFFICHES  
Rue de la Préfecture, 3  
LYON  
Ecrire franco.

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant tous les Dimanches.

PRIX DE L'ABONNEMENT  
POUR LYON

Six mois. . . . . 6 f. » c.

Trois mois. . . . . 3 50

1 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur

Les Abonnements se payent d'avance.

## REVUE DES THÉÂTRES.

LYON, le 20 Octobre 1860.

### GRAND-THÉÂTRE.

Rentrée de M<sup>me</sup> REY-BALLA.

La grande fête de la semaine a été sans contredit la rentrée de M<sup>me</sup> Rey-Balla : elle nous est revenue escortée d'un gai rayon de soleil, le dernier peut-être qui doit luire pour nous avant que le triste hiver ne répande partout ses teintes monotones et assombries. — Madame Rey-Balla devait faire sa rentrée dans *les Huguenots*, cette représentation annoncée n'a pu avoir lieu par suite d'une indisposition de M. Ismaël, et c'est dans *Robert-le-Diable* que nous l'avons revue. Les sympathies qu'avait su conquérir M<sup>me</sup> Rey-Balla l'année dernière, le bon souvenir qu'avait gardé d'elle le public, sa longue absence qui avait fait sentir plus vivement par la comparaison sa valeur et son mérite, tout cela concourait à faire de cette rentrée une véritable fête artistique. Aussi à peine M<sup>me</sup> Rey-Balla avait-elle paru en scène qu'elle a été l'objet d'une de ces ovations dont les vrais artistes ne se lassent jamais, sur lesquelles leur légitime amour-propre, fût-il immense comme l'orgueil, colossal comme la vanité, ne parvient pas à se blaser. — De tous côtés les applaudissements saluaient l'éminente *prima-*

*dona*; les fleurs et les couronnes tombaient à ses pieds, et par ces témoignages flatteurs le public semblait lui dire: A vous, Madame, ces bravos et ces bouquets comme souvenir du passé! à vous notre admiration et notre reconnaissance pour le plaisir que vous nous avez déjà donné et pour toutes les belles soirées que nous espérons! — Et pendant ce concert, ce bruit si harmonieux pour elle, M<sup>me</sup> Rey-Balla, émue et souriante, s'inclinait comme si elle prenait l'engagement de mériter mieux encore ce triomphe si doux.

La voix de M<sup>me</sup> Rey-Balla, pendant ce trop long silence qu'elle a dû garder, semble avoir pris une ampleur et une puissance inconnues; on dirait, à l'entendre, que semblable au vieil Eson, un charme secret la rajeunit. Jamais jeune fille n'eut la voix plus fraîche et plus pure; jamais cantatrice consommée n'eut plus de fermeté et de largeur dans le chant. Aussi les acclamations se sont-elles vingt fois renouvelées, et les rappels enthousiastes n'ont pas manqué de couronner dignement cette brillante soirée.

Maintenant *Valentine* est de retour, *Rachel* a reparu; les maîtres ont retrouvé une interprète digne d'eux; rien ne pourra plus s'opposer à la marche du répertoire; les nouveautés promises et attendues attireront au Grand-Théâtre un pu-

blic appréciateur intelligent que nos artistes sauront bien y fixer.

MM. Lapierre et Marthieu, M<sup>lle</sup> Camille de Maësen, électrisés sans doute par cette atmosphère contagieuse de bravos qui faisait comme une auréole à M<sup>me</sup> Rey-Balla, se sont montrés à la hauteur de leur tâche, et le public reconnaissant a uni leurs noms dans les mêmes acclamations.

Dimanche dernier, M<sup>lle</sup> Bourgeois a accompli honorablement son deuxième début dans *la Favorite*. — Lundi, *la Dame blanche*, mercredi, *Don Pasquale*, et vendredi, *le Postillon de Lonjumeau* ont valu à MM. Achard, Marthieu, Ismaël et Filliol, M<sup>mes</sup> Léontine de Maësen et Villème la part de bravos à laquelle ils sont habitués. — Enfin *le Caïd*, fort bien joué par M. Holtzem, et *la Lore-Ley*, ont complété le répertoire de cette semaine qui, on le voit, a été des plus variés.

### THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

Bénéfice de M. Laty, *le Gentilhomme de la Montagne*.

S'il est un homme au monde qui ait occupé les cent voix de la renommée; s'il est un littérateur dont le nom soit universellement répandu, c'est à coup sûr M. Alexandre Dumas. Je ne crois pas qu'il existe, sans en excepter même M. Paul de Kock, un écrivain français dont les œuvres soient plus connues et appréciées à l'é-

## FEUILLETON.

### ŒUVRES DE JÉRÔME COTON

Biographie des Acteurs qui ont illustré la scène  
Lyonnaise.

#### M. PARENT.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

Il y a quarante ans, le chemin de Sainte-Foy n'était pas comme aujourd'hui garni de murs des deux côtés. On éprouvait un véritable plaisir du coup d'œil qui se développait au regard. A présent on ne voit que des murailles, et l'on pourrait être assassiné en plein midi sans recevoir aucun secours. Alors les vignes et les champs

étaient à découvert et n'étaient séparés de la route que par de simples haies que, en cas d'attaque, on pouvait franchir pour aller demander aide et protection aux travailleurs, ainsi que je l'ai vu en 1812. J'allai avec quelques camarades, dont deux sont encore vivants (MM. de Brossolle et Lacombe), à une auberge située près de la descente de la Mulatière, faire une petite partie. Tout-à-coup nous vîmes un bourgeois poursuivi par quatre chenapans chercher un refuge dans une vigne. Les vigneronns qui y travaillaient, hommes robustes et courageux, coururent sur lesdits coquins, mais ils ne purent en arrêter qu'un qui vint de notre côté, les autres s'enfuirent par le grand chemin qui conduit à Oullins.

Je cheminai donc avec M<sup>me</sup> Julia en causant de nos maîtres que nous avions laissés à Lyon en tête-à-tête. Nous cherchions chacun à connaître

la pensée de l'autre, M<sup>me</sup> Julia me fit cette observation : « Si vous n'étiez pas si jeune, je vous dirais bien pourquoi Madame est restée avec M. Parent. »

Je lui répondis par ces vers qui sont toujours restés gravés dans ma mémoire et que j'avais retenus la première fois que j'avais vu M. Lafond jouer dans *le Cid*, tragédie de Corneille, vers auxquels je fis subir un petit changement en rapport avec la circonstance ;

Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées  
La discrétion n'attend pas le nombre des années.

J'ajoutai qu'à seize ans on savait bien garder un secret.

Je mentais, puisque je me donnai six mois de plus afin d'obtenir sa confiance. Avec mon petit air railleur, je cherchai à lui faire comprendre que sur le chapitre de la galanterie, j'en savais

tranger que les siennes. Protée indéfinissable, ondoyant et divers, suivant l'expression du poète, il revêt toutes les formes, il écrit dans tous les genres. Un ou deux drames au théâtre, d'autres en répétition; des comédies sur le chantier; un roman dans *la Patrie* ou le *Constitutionnel*, les *Mémoires d'Horace* ou de *Garibaldi* dans le *Siècle*; un *Yacht* à promener sur la mer, une vaste correspondance avec tous les puissants de l'Esprit; une révolution à conduire et à maîtriser à Naples; c'est à peine si tout cela suffit à l'activité dévorante d'Alexandre Dumas! Et pourtant il est seul! *Nec pluribus impar*, comme la devise du *Roi-Soleil*! — N'y a-t-il pas là quelque chose d'étonnant à faire pâlir tous ces maigres littérateurs dont un drame tous les ans, un vaudeville tous les six mois épuisent la veine inféconde; — mais toute médaille a son revers, et ce n'est pas toujours au milieu de cette production hâtive qu'on rencontre les *Trois Mousquetaires* ou *Anthony*, *Monte Christo* ou *la Tour de Nesle*. On peut dire d'Alexandre Dumas ce qu'Horace disait d'Homère: *Aliquando bonus dormitat Homerus!* Mais ce sommeil est celui du génie, et même dans les œuvres les moins fouillées on rencontre parfois de ces situations saisissantes, de ces mots qui vous étreignent, de ces pensées qui triomphent de votre indifférence et portent l'empreinte du lion, — tel est le *Gentilhomme de la Montagne*.

M. Alexandre Dumas a fait sous le titre de *El Salteador* un roman qui raconte les aventures d'un gentilhomme devenu chef de bandits, à la suite d'un duel sans témoins; le roman est devenu drame sous le titre que vous connaissez. — L'action se passe au temps du roi Don Carlos, qui n'est pas encore Charles-Quint; le nœud de l'intrigue est assez compliqué. Pour le faire com-

autant qu'elle.

Nous arrivâmes au bourg de Sainte-Foy. La demeure de la belle Elzire était située à l'extrémité du village, du côté du midi. Julia passa chez l'aubergiste, le boucher, le charcutier, l'épicier, etc., afin de commander tout ce qui était nécessaire pour le repas de la journée, et je puis vous assurer, cher lecteur, qu'elle s'y entendait; du reste, je l'avais déjà vue à l'œuvre, la veille; elle pouvait bien être surnommée le Lucullus femelle.

Après avoir fait ses commandes, dont elle payait une partie, nous nous dirigeâmes vers la maison, où nous arrivâmes au bout d'environ huit minutes de marche. Nous sonnâmes et l'on vint nous ouvrir. La grangère était une belle veuve, qui habitait avec ses deux frères, dont l'un était idiot, ce qui ne l'empêchait pas de travailler la terre. La

prendre au lecteur, il faudrait raconter comment Ginesta la bohémienne, sœur du roi, aime Don Fernand, et à force de dévouement parvient à lui sauver la vie. Il faudrait dire que Don Fernand se croit le fils de Don Ruitz, tandis que Don Velasquez de Haro est son père; comment ce jeune gentilhomme qui ne sait pas résister à la violence de ses passions, outrage son père putatif; quel rôle joue dans ce drame de famille le roi Don Carlos! — C'est un de ces drames où l'épée noue et dénoue les situations, où les sentiments et l'allure des personnages deviennent grands à force d'exagération; où les événements se pressent et s'accumulent sans grand souci de se relier entre eux, mais où l'intérêt se commande par la force même des choses, où la gravité des questions qui s'agitent ne permet pas au spectateur entraîné, violenté, de se rendre nettement compte de ses sensations. — On peut bien, quand le temps de la réflexion est venu, s'étonner de l'émotion qu'on a ressentie; mais elle était si naturellement commandée, qu'au moment même on n'a pu que se laisser dominer.

Pour en finir avec l'analyse même incomplète de cette pièce, nous dirons que Don Fernand, le chef de brigands que nous connaissons, grâcié par le roi Don Carlos, d'après les supplications de Don Ruitz, et sur le point d'être mis à mort pour avoir frappé à la joue ce même Don Ruitz, se voit rendu à la vie et à la liberté, lorsque le roi connaît enfin le terrible secret qu'il a su arracher à Dona Mercédès, la mère du jeune homme. Mais, comme il faut qu'aux yeux de tous la justice ait son cours, un criminel obscur sera exécuté à sa place, et devenu l'époux de Ginesta, Don Fernand ira dans le Nouveau-Monde, sous les yeux de Velasquez, son véritable père, conquérir un nom et un titre nouveau en échange

belle Elzire les avait pris comme je l'ai su plus tard, par ordre de M. Fl\*\*\*, qui lui avait fait présent de cette propriété.

En attendant que l'on nous servit le déjeuner, M<sup>lle</sup> Julia me mit au courant de bien des choses sur le compte de sa maîtresse. Elle me regardait en riant, mais je dois dire qu'elle savait se faire obéir.

On nous apporta ce qu'il fallait pour notre repas du matin. De la salle à manger, on découvrait le beau panorama du Dauphiné. Là, en tête-à-tête, avec la gouvernante qui, je m'en étais aperçu, raisonnait bien mieux que moi, je m'enhardis, attendu que je voyais que l'on m'écoutait bien mieux que le long de la route.

Elle me fit un petit compliment, en me disant que j'avais des connaissances que l'on ne me soupçonnait pas; enfin je montrai que je n'étais

de ceux que son crime lui a fait perdre.

Avec l'attrait d'un drame signé du nom d'Alexandre Dumas, M. Laty, le bénéficiaire, avait eu le bonheur d'offrir au public les artistes qui sont le mieux en possession de sa constante faveur. C'étaient M<sup>me</sup> Toscan, si merveilleusement touchante dans les rôles où elle doit parler au nom de la tendresse maternelle; M. Lambert, dont les succès passés nous dispensent de tout nouvel éloge; MM. Dorsay, Dupré, Franck, Henri et Depay, et MM<sup>les</sup> Lobry et Langlois, qu'on est toujours heureux de rencontrer, car leur présence est le sûr garant du succès. N'oublions pas surtout le bénéficiaire lui-même, M. Laty, qui a su donner au rôle de Don Carlos un cachet de vérité saisissante; c'est bien là le jeune ambitieux, politique profond, que Machiavel n'eût pas désavoué; c'est le vivant contraste du roi chevalier, froid, sombre, énergique et résolu, poursuivant son but en dépit tous et contre tous, faisaient servir à ses desseins les passions et les intérêts de ceux qui l'entourent, cherchant à atteindre le résultat par le chemin le plus court, quels que soient les obstacles qu'il doive y rencontrer. M. Laty est parvenu à donner une photographie exacte de cette physionomie qui domine de si haut le XVI<sup>e</sup> siècle, cet empereur qui fut sur le point de réaliser le rêve de la maison d'Autriche. — C'est une belle création de plus que M. Laty peut ajouter à celle de Mordaunt et de Charles IX.

La représentation était terminée par les *Portiers*. Dans cet ouvrage sans prétention, MM. Brisbarre et Nüs ont mis en scène toutes les exigences de l'estimable corporation des concierges, qui se prétendent les esclaves des locataires auxquels ils ne permettent pourtant aucun des droits qu'ils s'arrogent; buvant le kirch du premier, le vin du second; enfin, régner en despotes. Cet ouvrage a excité une longue hilarité, grâce à

pas aussi novice que l'on aurait pu le croire.

Après cette démonstration, Julia se fâcha, en me disant que j'étais un petit vaurien, qu'elle dirait à M. Parent et à sa maîtresse toute ma conduite envers elle, et que l'on ferait bien de me renvoyer avec mes furets de coulisse. Enfin, ne sachant que me dire et comment finir, elle me regarda un moment en silence, partit d'un éclat de rire et me tendit la main, en me disant: « Petit espiègle, je compte sur ta ....., votre discrétion, vous avez tout à gagner en ne me compromettant pas. »

Je promis à double reprise tout ce qu'elle voulut.

JÉRÔME COTON.

(La suite au prochain numéro.)

Bardou, qui a prêté au portier Chignon le talent et la verve comique qu'on lui connaît, et que notre public applaudit toujours avec un plaisir nouveau. Bardou était secondé par MM. Martin, Berlingard, Lureau, Depay, Lavigne, Gabriel; MM<sup>mes</sup> Billhaut, Anna et Michon. Après avoir cité ces noms, il est inutile d'ajouter que la pièce s'est terminée au milieu des applaudissements.

L'affiche nous promet pour mardi une soirée des plus attrayantes. — *Le voyage de M. Perri-chon*, comédie en trois actes, *les amours de Cléo-pâtre*, vaudeville en trois actes, et *Sourd comme un Pot*, vaudeville en un acte, seront donnés au bénéfice de M. Auguste. Voilà de quoi piquer la curiosité du public et fournir des éléments à notre prochaine chronique théâtrale.

MAXIME.

MOZART ET MARIE-ANTOINETTE.

Sous le titre de *Mozart et Marie-Antoinette*, la *Gazette musicale* raconte, d'après le *Blaetter fur musik*, une anecdote que nos lecteurs nous sauront gré de reproduire :

« On sait qu'il existe plusieurs portraits de Mozart. L'un des plus curieux a été trouvé dans la succession de sa veuve. Mozart y est représenté en pied; il avait huit ans alors. Son costume est splendide: habit de cour, bas de soie et souliers à boucle, une petite épée au côté, son chapeau sous le bras. La main gauche s'appuie fièrement sur la hanche; sa tête poudrée à blanc avec sa gracieuse figure enfantine est dirigée vers le spectateur. C'est un petit chef-d'œuvre. Voici le fait auquel on doit son origine.

» Un jour Mozart se trouvait dans l'appartement de l'impératrice Marie-Thérèse, qui s'intéressait à lui, comme on sait. Il joua plusieurs morceaux sur le clavecin, après quoi les archiduchesses Caroline et Marie-Antoinette, qui étaient de son âge, s'emparèrent du petit virtuose et le pourchassèrent dans l'appartement avec des cris de joie. Il courait, il bondissait, tantôt poursuivant les archiduchesses, tantôt étant poursuivi par elles; tout-à-coup le pied lui manque sur le parquet glissant et il tombe.

» Caroline se place devant lui en battant des mains et se moque du pauvre garçon tout ahuri; la honte et le dépit lui firent venir les larmes aux yeux.

» Alors accourt Marie-Antoinette, qui le relève, essuie ses pleurs avec son mouchoir et cherche à le consoler par des caresses.

» Les beaux yeux de Mozart rayonnèrent; une

douce joie illumina ses traits; il lui prit la main et lui dit avec toute la dignité d'une grande personne :

» — Ecoute, Antoinette, tu es bonne et compatissante, je veux t'épouser.

» La jeune archiduchesse, enchantée de la déclaration de son camarade de jeux, court dans la pièce où se tenait l'Impératrice en s'écriant :

» — Maman, Mozart veut m'épouser.

» — Vraiment ? dit en souriant l'Impératrice; cela prouve que Mozart a du goût, et puis ce sera un bon parti pour toi.

» Dans ce moment Mozart, qui avait suivi Marie-Antoinette, apparut au seuil de la porte.

» — Venez ici, Monsieur, poursuivit Marie-Thérèse, et dites-moi pourquoi vous voulez épouser Antoinette.

» L'enfant regarda Marie-Thérèse d'un air ouvert, et lui baisa la main qu'elle lui tendait.

» — Impératrice, je vais te l'expliquer, répondit-il sans hésiter : l'archiduchesse Caroline a été cause que je suis tombé, et que je me suis fait bien mal; elle m'a laissé par terre, et s'est moquée de moi par-dessus le marché; Antoinette, elle, est bonne, et parce qu'elle a bon cœur, je veux l'épouser.

» — C'est très-bien, mon cher Mozart, dit Marie-Thérèse; mais si tu veux épouser Marie-Antoinette, il faut que tu aies des habits comme un archiduc.

» Mozart baissa la tête et se mit à pleurer. — Où prendre des habits comme un archiduc, s'écria-t-il en sanglotant; Antoinette me prendra comme je suis.

» C'est qu'elle ne voudra pas, répliqua l'Impératrice.

» Mozart court vers Antoinette, lui prend les deux mains et lui dit avec une naïveté enfantine:

» — N'est-ce pas que tu me prends comme me voilà ?

» L'Impératrice rit de bon cœur de cette scène et renvoya les enfants à leurs jeux.

» Le lendemain, un équipage impérial s'arrêta devant la maison de Mozart; un chambellan en descendit; il apporta un habit complet de cour tel que le portaient les petits princes, pour Amédée, et une magnifique toilette de dame pour sa sœur.

» Tous les deux se rendirent à la cour dans leur costume de gala.

» C'est dans ces riches accoutrements que fut fait plus tard le portrait du petit Mozart, par ordre de l'Impératrice. »

L'ORPHELIN DE PETIT-BOURG.

IV.

LE PREMIER BILLET DE MILLE.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

Quand il fut seul, le vieil artiste s'enferma chez lui à double tour, avec l'air sinistre d'un homme qui médite un mauvais coup; puis il prit une lime, tira d'un tiroir un trousseau de vieilles clés et se dirigea résolument vers l'armoire où dormait la tire lire.

Là, comme un voleur de profession, il examina tour à tour la serrure du coffret et ses clés, puis il se mit à limer, limer, limer, jusqu'à ce que la tire lire pût s'ouvrir sans effort comme avec sa propre clé.

Morriès resta stupéfait, ébahi, foudroyé; la tire lire ne contenait plus que douze francs.

— Ah! ah! c'est ça! fit-il en se frappant le front de ses deux poings fermés; on se moque de moi, on se joue de l'amour de ma fille: on veut des délais pour gagner de l'argent et payer des maîtresses! Eh bien! nous allons voir! Dix heures et demie... Bien... A nous deux, mon garçon! Il faut que cela finisse, et nous allons voir si sous ton écorce de fillette, il y a l'étoffe d'un homme!...

Pendant ce monologue, Morriès avait refermé la tire lire avec précaution et fait disparaître toutes les traces de sa fatale curiosité.

En quelques minutes, il s'habilla, descendit avec la rapidité d'un jeune homme, pria le concierge de transmettre à sa fille l'ordre de l'attendre, sauta dans la première voiture venue et gagna l'embarcadère du chemin de fer de Lyon.

La demie de onze heures sonnait comme le convoi le déposait dans la gare de Charenton.

A travers son ample paletot boutonné, on eût pu apercevoir la forme de deux pistolets cachés dans sa poche de côté.

L'inoffensif vieillard avait puisé dans son amour paternel l'énergie nécessaire pour demander compte à Romain de son odieuse conduite.

En prenant le trompeur sur le fait, il se battait séance tenante!

Et il avait bien la conviction profonde, entière, absolue, que Romain jouait double jeu.

Ce ne fut que sur les berges de la Marne que le vieux peintre se demanda où il pouvait trouver l'infidèle. Charenton est un petit Paris de quinze mille âmes, où personne ne se connaît guère, où surtout un Parisien peut échapper à toutes les

recherches. Si Romain, comme cela paraissait cent fois sur, avait un petit ménage de la main gauche, il était indubitable qu'il avait pris ses précautions pour dérouter la surveillance.

Néanmoins, Morriès ne se découragea point, et commença ses investigations.

Il explora toutes les rues l'une après l'autre, fouilla les ruelles, examina les maisons isolées, descendit à Saint-Maurice et reprit ses recherches dans les environs de la maison des fous. Il existe de ce côté d'innombrables demeures cachées comme des nids de pinsons sous des bouquets de bois ou dans des jardinets.

Mais au bout de trois heures, Morriès éreinté, fourbu, fut obligé de se dire que toutes ces explorations étaient en pure perte.

Il revint la tête basse du côté des ponts.

Afin de ne rien négliger, il aborda un sergent de ville, et lui demanda s'il ne connaissait pas dans la localité un artiste du nom de Romain.

Le sergent de ville, nouveau venu à Charenton, n'y connaissait personne; mais comme la question lui avait été faite à haute voix, à quelques pas du bureau des omnibus, le contrôleur se hâta de répondre :

— Il vient de partir avec un enfant !

— Par où ?

— Par l'omnibus que vous apercevez d'ici.

Morriès n'en demanda pas davantage. Il partit comme une flèche, et, quoique rompu déjà, put suivre de loin la voiture jusqu'à la Bastille.

C'était une entreprise folle, impossible pour un vieillard; mais Romain se sauvait avec un enfant, et, dût il en mourir à la peine, Morriès voulait arriver en même temps que lui.

En mettant le pied sur le boulevard Beaumarchais, il aperçut le fugitif qui montait dans une voiture de place. Lui-même se jette dans un cabriolet de la station et dit au cocher :

— Vingt francs de pourboire si vous suivez cette voiture à chevaux blancs !

Et les deux sapins partirent l'un poursuivant l'autre dans la direction des boulevards jusqu'à la Porte-Saint-Martin. Là elles prirent le faubourg, se jetèrent à gauche pour gagner le faubourg Saint-Denis, enfilèrent la rue des Petites-Ecuries, tournèrent par la rue d'Hauteville, et finalement s'arrêtèrent à deux minutes d'intervalle devant une maison de la rue de Paradis-Poissonnière... la maison de Morriès.

Le vieil artiste, ne sachant ce que tout cela voulait dire, monta l'escalier quatre à quatre et arriva chez lui sur les pas de Romain.

Il était six heures du soir.

En proie à la plus vive inquiétude, Sabine avait ouvert à son fiancé.

— Et mon père ? dit-elle en le reconnaissant dans la pénombre.

— Il est sorti depuis onze heures.

— Ton père, le voilà ? fit Morriès en poussant tout le monde devant lui dans l'appartement, et en refermant la porte.

— D'où viens-tu, père, et pourquoi m'as-tu mise en pareille inquiétude ?

— Tu vas le savoir, répondit Morriès.

Et ce disant, il fit violemment tourner la clé dans la serrure et la mit dans sa poche.

Il faisait à peu près nuit dans l'appartement; Romain qui connaissait les êtres était entré dans l'atelier, suivi de l'enfant, et s'était assis.

— Mais, père, reprit Sabine, d'où viens-tu ?

— Ah ! ah ! ah ! ricana le vieillard, en arpentant à grands pas l'atelier, tu ne sais donc pas que je vais à Charenton, moi aussi !

— Vous ? dit Romain.

— Je vous répondrai à vous, monsieur, quand Sabine aura apporté la lampe. Ce que j'ai à vous dire veut de la lumière....

Tout cela demanda quelques minutes. La domestique avait obtenu la permission de quitter sa jeune maîtresse après l'office, et Sabine ne pouvait parvenir à allumer sa lampe.

— Apporte une bougie ! commanda Morriès en s'essuyant le front.

HIPPOLYTE LANGLOIS.

(La fin au prochain numéro.)

## PETITE CHRONIQUE.

Depuis l'inauguration de ses fêtes dansantes, le Palais de l'Alcazar est chaque dimanche le rendez-vous d'une société élégante qui est toujours sûre d'y trouver le plaisir et la gaieté alliés à la morale. Beaucoup de familles y viennent voir le coup d'œil qu'offre ses fêtes et jouir d'une musique dont les motifs sont toujours vifs et gracieux, et que l'orchestre exécute avec une supériorité incontestable.

La grande Ménagerie des Indes, établie sur le cours Napoléon à Perrache, reçoit chaque jour un grand nombre de visiteurs qui se retirent émerveillés de la beauté des nombreux animaux dont elle est composée. Mais c'est surtout à la représentation du soir que l'admiration des spectateurs est le plus vivement excitée par la docilité et l'intelligence que déploient les féroces pensionnaires de MM. Piannet frères, et par les

grâces et les gentillesse dont fait preuve M<sup>lle</sup> Fanny, le magnifique éléphant femelle du royaume de Labore.

## MÉLANGES.

\*\*

Un huissier à son clerc :

— As-tu présenté ma note de frais à M<sup>\*\*\*</sup> ?

— Oui, monsieur.

— Qu'a-t-il répondu ? — Il m'a dit d'aller au diable.

— Et après, qu'as-tu fait ? — Ma foi, monsieur, je suis venu vous trouver.

\*\*

Un mari reprochait à sa femme d'avoir divulgué un secret qu'il lui avait confié.

— Ma foi, mon ami, répliqua la femme, quand j'ai vu que je ne pouvais pas le garder, je l'ai confié à une de mes amies, la priant de le garder pour moi.

\*

\*\*

Madame X.... est une lionne pauvre, mais pas honnête; comme ses pareilles, elle aime fort à se donner de grands airs. Dernièrement, elle disait à la bonne qui lui présentait une lettre de la main à la main :

Marie, la première fois que vous aurez à me donner quelque chose, si vous ne me présentez pas ce quelque chose sur un plateau, je vous chasse immédiatement.

C'est bien, madame, répondit la pauvre fille, je m'en souviendrai.

L'autre jour, madame X.... entend causer dans l'antichambre, elle sonne :

— Avec qui causiez-vous, Marie ?

— Avec ma sœur, madame.

— Ah ! je ne savais pas que vous eussiez une sœur à Paris, que fait-elle ?

— Elle est venue pour se placer, mais elle ne trouve pas.

— Je m'occuperai d'elle; faites-la entrer.

— Mon Dieu, madame, répond la bonne avec embarras, je ne demanderais pas mieux, mais j'ai voulu présenter ma sœur à madame, elle n'a pas voulu.

— Ah ! elle est donc bien fière ?

— Ah ! mon Dieu, non, madame; mais elle n'a jamais voulu monter sur le plateau.

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSY,  
Rue Mercière, 92.